

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 15 mars.

Il a été publié ici une ordonnance, dont voici le texte :

« Par ordre supérieur, on fait savoir que S. M. le roi a jugé à propos de déclarer la guerre au roi de Suède. En conséquence de quoi, toute communication entre les Etats danois et suédois est défendue, sous les peines prononcées par le règlement du 30 octobre 1807. Le roi déclare valables les lettres de marque qui seront accordées contre tous les ennemis de l'Etat, en conformité du règlement du 14 septembre 1807.

« Il est enjoint aux corsaires, conformément audit règlement, de s'emparer des bâtimens appartenant à la couronne de Suède, ou à des sujets suédois. »

Il a encore été affiché un avis plus particulier, conçu en ces termes :

« En vertu d'une résolution de S. M. le roi, du 12 de ce mois, on fait savoir que tout individu qui, après la publication de cet avis, oserait se rendre des côtes du Danemarck sur celles de Suède, ou transporter en Suède des voyageurs, des lettres ou des marchandises quelconques, aura encouru la peine de mort. Les bateaux ou navires qui viendraient de Suède, pourront débarquer les voyageurs qui s'y trouveraient; mais il sera notifié à ceux-ci qu'ils ne pourront plus retourner, et les bâtimens seront renvoyés sans communiquer avec la côte. Il est encore sévèrement défendu d'envoyer des lettres en Suède par ces bâtimens. »

Ces deux ordres ont été publiés dans toutes les places maritimes. (*Journal de l'Empire.*)

Altona, le 21 mars.

Voici quelques détails sur les derniers momens de notre souverain Christian VII :

Le 12 mars, après son dîner, S. M. demanda à lire les Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Elle fit cette lecture jusqu'à onze heures du soir et se coucha. Le lendemain 13, à 7 heures du matin, S. M. se leva seule; mais l'instant d'après, ayant été frappée d'apoplexie, elle fut portée dans son lit par le gentilhomme de la chambre, M. de Steman, et rendit le dernier soupir.

Nous apprenons par un courrier extraordinaire, que la mort du roi a été annoncée le 15 à Copenhague. Toutes les troupes qui sont dans la capitale ont sur-le-champ prêté serment de fidélité au nouveau roi Frédéric VI.

— C'est sans fondement qu'on a répandu le bruit de l'arrivée d'une escadre anglaise dans les Belts. Le froid continue d'être très-vif dans nos contrées; la navigation sur l'Elbe est presque entièrement interrompue par les glaces. (*Idem.*)

A L L E M A G N E

Vienne, le 16 mars.

D'après une décision suprême, tous les officiers de l'armée autrichienne qui viendront à mourir, seront enterrés à l'avenir avec les honneurs militaires; ce qui vient déjà d'avoir lieu pour le général-major de Schwarzenberg, et le baron de Burck, colonel du génie.

— La caisse de la Banque de Vienne n'émet plus de billets de 500 florins; ceux qui sont en circulation seront retirés incessamment, et on en émettra d'autres de la même somme nouvellement fabriqués. (*Journal de l'Empire.*)

Francfort, le 25 Mars.

L'ordonnance du prince primat sur le droit de bourgeoisie, porte en substance que nul ne sera reçu bourgeois à Francfort, s'il ne professe une des trois religions chrétiennes, s'il n'est enfant légitime ou naturel reconnu, s'il n'est affranchi du servage de la main-morte, s'il est banqueroutier, enfin s'il ne peut justifier de ses moyens de subsistance, et de son aptitude à les faire valoir. (*Journal de Paris.*)

S A X E

Dresde, le 16 mars.

Toutes les nouvelles qui nous parviennent de la Pologne, annoncent que l'administration intérieure s'améliore rapidement dans le grand-duché de Varsovie, grâce aux soins et à l'activité des personnes que S. M. a mises à la tête de ce département. On fait aussi beaucoup pour l'instruction publique qui était précédemment très-négligée.

On travaille en ce moment encore, comme on l'a fait pendant tout l'hiver à perfectionner les fortifications de Praga et des différentes têtes de pont, dont l'établissement avait été ordonné.

On mande de Varsovie qu'il y a maintenant peu de troupes russes dans la Lithuanie. La plupart des régimens qui y étaient stationnés se sont portés vers le Dnieper et le Dniester, ou vers l'Ingrie. On apprend par la même voie que la flotte de Revel est entièrement équipée. Un corps de troupes russes, qui s'est rassemblé en Estonie, doit être embarqué à bord de cette flotte. (*Publiciste.*)

B A V I E R E

Augsbourg, le 23 mars.

Nous avons perdu, cette semaine, le célèbre botaniste Schenkenhofer. Il laisse un herbier de plus de trois mille plantes, rangées chacune dans leur système, et une collection très-riche de semences de toutes sortes. Ce savant faisait tous les ans un voyage pour les progrès de la botanique. Si la mort ne l'eût point enlevé dans un âge peu avancé, nous eussions eu aussi une *Flora Augustana*; tous les matériaux en étaient déjà rassemblés. M. Schenkenhofer entretenait des correspondances avec tous les savans étrangers. (*Gazette de France.*)

W U R T E M B E R G

Stuttgart, le 23 mars.

S. M. a donné une audience solennelle à M. d'Esterno, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Westphalie près de notre cour. Il a présenté au roi les lettres de félicitation de son souverain, relativement à la naissance du jeune prince dont la duchesse Paul est accouchée. (*Publiciste.*)

S U I S S E

Lausanne, le 21 mars.

On apprend de Nyon que les fabricateurs et le graveur de faux baiz au coin de Berne, qui circulent, ont été arrêtés sur la montagne de Saint-André, département du Léman, et conduits à Genève. (*Journal de Paris.*)

I N T É R I E U R.

Lyon, le 20 mars.

Dans une séance particulière de l'Académie, M. Durand, manufacturier, a fait hommage à ce corps savant du buste de M. Falconnet, né en cette ville, médecin du roi, et l'un des fondateurs de l'Académie. A ce buste était joint un extrait de l'éloge de cet académicien, prononcé par M. Lebeau, auteur de l'Histoire du Bas-Empire. L'Académie a accepté avec reconnaissance le don fait par M. Durand. Elle a entendu avec intérêt la lecture de l'éloge de M. Falconnet, dont le buste restera placé dans le lieu ordinaire des séances.

Dijon, le 26 mars.

Un des moulins de la poudrerie de Vonges, à 25 kilomètres de notre ville, a sauté hier, à sept heures du soir avec un fracas épouvantable. On n'a point encore de détails sur ce terrible événement: on sait seulement qu'il n'a coûté heureusement la vie à personne: tous les ouvriers avaient quitté le travail. Ce moulin est celui-là même qu'on avait reconstruit après l'explosion de 1805.

Saint-Malo, le 25 mars.

Hier soir, un jeune enfant de huit ans, s'amusant dans un frêle canot sur le bord de la mer, fut tout-à-coup emporté par la violence du courant, à mer haute, et aurait infailliblement péri sur les rochers, si la patache de la douane et une autre embarcation, ne s'étaient empressées de voler à son secours.

— Nous apprenons que le corsaire de Saint-Malo le *Saint-Joseph* vient de rentrer à Lorient, après avoir fait plusieurs riches captures, entre autre un navire suédois chargé de quinquina.

Paris, le 31 mars.

B A N Q U E D E F R A N C E.

Le commerce est averti que M. Bonnevillie, essayeur du commerce, rue des Ecrivains, n° 24, a été choisi par M. le Gouverneur, pour essayer les lingots d'or et d'argent qui seront déposés à la Banque, en conformité de l'article 26 de ses statuts.

LITTÉRATURE. — CRITIQUE. — HISTOIRE.

*Observations sur l'Histoire de France*, de MM. Velly, Villaret et Garnier; par M. Gaillard, de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut (1).

M. Gaillard, que les lettres ont perdu le 13 février 1806, était un écrivain de mérite. Il cultivait avec succès les différentes branches de la littérature. Ses nombreuses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent l'homme instruit, l'écrivain exercé, l'historien guidé par des sentimens nobles et élevés, et l'observateur judicieux qui connaît les hommes, et sait peindre les vertus et les vices avec les couleurs qui leur sont propres. Enager à toutes les querelles qui de son temps divisèrent la littérature, il ne fut ni prévenu ni avili par aucun parti. Il passa presque entièrement sa vie dans une retraite douce et tranquille, à l'abri des rivalités et des jalousies littéraires, des haines et des commotions politiques, ne se permettant d'autre délassement que ses livres, et d'autres amusemens que ceux que lui procurait la société de quelques savans et de quelques gens de lettres ses amis, à la plupart desquels il eut le chagrin de survivre, car il mourut octogénaire, se croyant et étant vraisemblablement le doyen de la littérature.

Je saisis cette occasion pour résumer ici en peu de mots les différentes productions que nous laissons cet estimable académicien, et dont la plupart jouissent d'une réputation justement acquise.

Son premier ouvrage fut la *Rhétorique des demoiselles*, qu'il publia en 1745, à l'âge de 19 ans. Il a remarqué lui-même comme une singularité, que ce livre fut de tous ses ouvrages celui dont il se fit le plus d'éditions. Il fait honneur de ce succès à des considérations particulières; car d'ailleurs (dit-il trop modestement sans doute), ce n'est et ne pouvait être que l'ouvrage d'un écolier.

Quatre ans après, il publia un autre livre du même genre sous le titre de *Poétique des dames*, et l'année suivante, il fit paraître un *Parallèle des quatre Electes*, ouvrage où il fit preuve d'une très-grande érudition, d'une critique solide et d'un jugement sain et impartial. Il confirma le public dans cette opinion lorsqu'en 1756 il donna un petit volume intitulé *Mélanges littéraires*, qui eut un très-grand succès, et dont plusieurs morceaux, et entr'autres la lettre sur *l'Epopée française*, furent réimprimés dans divers recueils.

Ce fut vers cette époque que l'Académie française, sur les instantes sollicitations de Duflos son secrétaire perpétuel, substitua à ces froids et insipides lieux communs de morale, proposés

(1) Quatre vol. in-12. — Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port.

A Paris, chez Khrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16; Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8; Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; Petit, libraire, palais du Tribunal, galerie de bois, du côté du jardin, n° 257. — 1807.



jusqu'alors pour sujets des prix d'éloquence, les éloges des grands hommes de la nation. M. Gaillard fut un des premiers à entrer dans la lice, et s'en tira avec honneur, quoiqu'il eût pour concurrents les Thomas, les Laharpe, les Champfort, les Delille, les Bailly; « c'est là qu'on me vit (dit-il dans ses *Mélanges académiques*, tom. 1. préf. pag. 13), tantôt seul vainqueur, tantôt partageant la victoire, tantôt vaincu, mais dans ma défaite me tenant toujours à côté du vainqueur, et le tenant toujours en haleine. »

Il partagea à l'Académie française, en 1765, le prix avec Thomas pour l'*Eloge de Descartes*, et avec Laharpe, en 1767, pour les *Avantages de la paix*. L'année suivante, l'Académie de Rouen couronna son *Eloge de Corneille*, et l'Académie de la Rochelle celui de *Henri IV*, dont le prix consistait en une médaille unique, en or, frappée exprès, de la valeur de 600 fr., fondée par M. Dupaty, avocat général au parlement de Bordeaux. En 1769 il obtint à l'Académie française le premier *accessit* pour l'*Eloge de Molière*, dont le prix fut remporté par Champfort; enfin son *Eloge de Massillon* fut couronné à l'Académie de Marseille, en 1770. Nous avons encore de lui un *Eloge de Bayard*, composé la même année.

M. Gaillard voulut enfin, à l'exemple de Champfort et de Laharpe, joindre les palmes de la poésie à celles de l'éloquence; et il réussit assez dans ce projet pour qu'on ne le blâme point de l'avoir entrepris. Il envoya au concours de l'Académie française, en 1764, 66 et 68, plusieurs poèmes, qui obtinrent l'*accessit*. En 1769 l'Académie de Marseille couronna son ode intitulée : *les Volcans*, et dans la même séance donna l'*accessit* à une autre pièce dont il était aussi l'auteur, et qui avait pour titre : *Régulus dans le Sénat*. L'ode sur les volcans est un des meilleurs morceaux de M. Gaillard; on y remarque de la chaleur, de l'énergie, un ton convenable au sujet, et, par-dessus tout, cette douce philanthropie que professait l'auteur et qui lui faisait désirer de voir s'éteindre les haines nationales, et tous les hommes ramenés à des sentiments de concorde et de paix.

M. Gaillard travailla pendant près de quarante ans au *Journal des Savans*; il y était chargé de la littérature agréable, de la poésie, et notamment de l'histoire. Il fournit de même beaucoup d'articles au *Mercur*, depuis 1780 jusqu'en 1789. Il fut chargé aussi de la rédaction du *Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique*; on évalue à plus des trois quarts la part réelle qu'eut M. Gaillard à la composition de ce dictionnaire, qui forme six gros volumes in-4°, divisés en douze parties. Il fit encore pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre depuis 1760, plusieurs mémoires qui furent imprimés dans le recueil de cette compagnie et dans la notice des manuscrits de la bibliothèque royale.

A l'âge de près de 80 ans, il donna au public l'*Eloge de M. de Malherbes*. Il ne pouvait terminer plus dignement sa carrière littéraire qu'en consacrant les derniers momens à la mémoire justement vénérée de cet homme vertueux, de ce magistrat respectable qui l'avait honoré de son amitié pendant une longue suite d'années, et dont la fin a été si malheureuse. Vers le même tems, M. Gaillard s'occupa de la publication de ses *Mélanges académiques*. Ce Recueil était prêt à paraître lorsqu'il mourut. Il parut un mois après sa mort, c'est-à-dire, en 1806. Des quatre volumes qui le composent, (1) le premier contient les ouvrages en prose et en vers envoyés aux concours académiques, et les discours prononcés par l'auteur depuis son admission à l'Académie française en 1771. Les trois autres renferment différens morceaux de littérature et de critique littéraire ou historique, extraits pour la plupart du *Journal des Savans* ou du *Mercur*, mais revus et corrigés avec soin. Ces *Mélanges* ayant été, lors de leur publication, annoncés avec éloges dans tous les journaux, et notamment dans celui-ci, cela me dispense d'entrer dans de plus longs détails à leur sujet. Je me bornerai seulement à faire remarquer, en passant, qu'il est peu de recueils aussi variés, aussi intéressans, aussi instructifs et aussi bien composés que celui-là. Le quatrième volume, surtout, où l'auteur relève les principales erreurs et inexactitudes qu'il a eu occasion de découvrir dans les ouvrages historiques dont il a rendu compte dans différens journaux pendant l'espace de 40 ans, est extrêmement curieux et peut être d'une très-grande utilité à ceux qui étudient notre histoire, ou qui ont à travailler sur ce sujet.

Telles sont les principales productions littéraires et philologiques de M. Gaillard. Il me reste à faire connaître, dans le même ordre chronologique, ses autres ouvrages historiques, et notamment celui qui fait le sujet de cet extrait.

(e) *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et littéraires*; par M. Gaillard, 4 vol. in-8°. Prix 18 fr., et 23 fr. franc de port.

A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Rois-claques, n° 6. — 1806.

Son premier ouvrage dans ce genre fut l'*Histoire de Marie de Bourgogne*. L'*Histoire de François I<sup>er</sup>* lui succéda, et fut bientôt après suivie de l'*Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, qu'on regarde comme le meilleur ouvrage de l'auteur. Il fit paraître en 1782 son *Histoire de Charlemagne* qui obtint du succès. L'*Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne*, qui parut en 1801, fut le dernier ouvrage que publia l'auteur. On en donna, l'année dernière, une seconde édition augmentée d'une notice littéraire et d'une table raisonnée des matières.

Les *Observations sur l'Histoire de France* étaient à moitié imprimées lorsque l'auteur mourut; on peut dès-lors les considérer, ainsi que les *Mélanges*, comme un ouvrage posthume. Elles termineront probablement la liste des nombreuses productions dont l'infatigable M. Gaillard a enrichi la littérature pendant les soixante années qu'il consacra à la culture des lettres. Peu d'écrivains auront plus honorablement et sur-tout plus utilement fourni leur carrière que lui; et si les ouvrages qu'il nous a laissés n'ont pas tous le même mérite, ni les mêmes titres aux suffrages de la postérité, il en est du moins quelques-uns qui sont dignes d'arriver jusqu'à elle, et qui suffiront pour assurer à leur laborieux et estimable auteur une place honorable parmi cette foule d'écrivains du second ordre que le 18<sup>e</sup> siècle a produits.

L'Histoire de France commencée par Velly, continuée par Villaret et Garnier, a déjà trente volumes, et n'en est encore qu'à l'année 1564, au commencement du règne de Charles IX. Chacun des deux derniers volumes ne comprend que deux années. Si l'on continue l'ouvrage sur le même plan et dans la même proportion (et l'abondance toujours croissante des matières ne permettra guère plus de brièveté, il faudra encore pour le conduire jusqu'à la mort de Louis XIV, époque où les historiens ont résolu de s'arrêter, soixante-seize volumes, qui, joints aux trente précédens, feront cent six, ce qui est énorme. M. Gaillard, qui a fait ce calcul, conseille aux continuateurs futurs de serrer davantage les faits, de s'en tenir de préférence aux grands traits, à ceux qui peignent et qui distinguent, ou qui sont peu connus; d'éviter les longues analyses de leurs prédécesseurs, et sur-tout de supprimer ces détails de tactique, d'opérations militaires qui ne seraient peut-être pas toujours avoués des gens du métier, et n'apprennent rien aux autres. Enfin il veut qu'on s'attache désormais à réduire, mais à réduire avec discernement et de manière que l'intérêt de la narration n'y perde rien.

Ce conseil est sage, et il est à regretter que les auteurs de l'Histoire de France n'aient pu en profiter; Quoi qu'il en soit, cette histoire, recommandable au moins par un plan nouveau, auquel répond à bien des égards, le mérite de l'exécution, présente, telle qu'elle est, assez d'importance pour que tout Français s'empresse de concourir à sa perfection, chacun selon ses moyens et ses connaissances. C'est dans cette vue, très-louable sans doute, que M. Gaillard dit avoir rédigé ses *Observations*, qui portent à-la-fois sur le fonds et sur la forme de cet ouvrage, c'est-à-dire sur les faits, les réflexions et les détails du style.

Personne assurément n'était plus en état que lui d'entreprendre un semblable travail, puisqu'il avait lui-même écrit en détail l'histoire de France presque toute entière, dans les différens ouvrages historiques que je viens de citer. Les personnes qui l'ont connu, ou qui ont lu ses *Mélanges*, savent jusqu'à quel point il poussait l'érudition et l'exactitude historiques. Sa mémoire, sûre et féconde, était un vaste dépôt de faits qui, tous, avant d'y prendre place, avaient été soumis à la critique la plus scrupuleuse, pendant près de 60 ans d'études et de recherches.

On ne peut se faire une idée du nombre et de la nature des fautes que M. Gaillard a relevées dans les trente volumes de l'*Histoire de France*. On le voit d'abord rétablir l'orthographe altérée d'un nom d'homme ou de lieu, réformer des erreurs de dates et de faits, ou réparer des omissions dans la généalogie d'un personnage célèbre; et quelquefois corriger la date ou éclaircir l'origine, jusqu'alors obscure ou mal exposée, d'une loi, d'un statut, d'un traité, d'un usage ancien, etc. C'est là que consiste la partie vraiment essentielle et utile de son travail; aussi est-il aisé de remarquer que c'est celle à laquelle il a donné le plus de soins. Il ne s'y est cependant pas borné tout-à-fait. Il a aussi examiné, discuté et souvent contredit les réflexions, et notamment celles qu'un zèle trop pieux, une croyance trop facile, et peut-être quelques préjugés d'état ou de circonstances, avaient suggérés aux auteurs sur quelques points de notre histoire, plus dignes de figurer dans la légende dorée que dans un livre dont tout ce qui porte un caractère merveilleux ou mystérieux doit être soigneusement écarté. Quelquefois encore il s'élève contre l'amour-propre et le charlatanisme de l'historien, quand celui-ci s'occupe trop de jus-

tifier ce qu'il a dit, ou qu'il veut paraître plus instruit qu'il ne l'est réellement. Un grand nombre de ses observations portent aussi sur le style. Mais ici il est moins aisé de démontrer l'utilité de sa critique, à moins de supposer qu'on réimprimera l'ouvrage, et qu'on en fera disparaître les fautes relevées, ou bien que son continuateur fera attention aux remarques faites sur le style de ses devanciers, afin d'éviter de tomber dans les mêmes fautes. Cependant ces remarques ne sont pas sans intérêt et même sans utilité. Tous ceux qui se livrent à l'art d'écrire, et particulièrement à la critique littéraire, pourront en faire leur profit. Ils y verront que l'auteur condamne des expressions usitées jusqu'à ce jour, et qu'il ne se contente pas de dire : ceci est une faute, mais qu'il le prouve par une application très-juste des règles du langage. L'aridité de ces discussions grammaticales est presque toujours rachetée par d'heureuses citations ou par un tour vif et piquant. Quelques-unes d'entre elles sont sous la forme de l'apostrophe, ce qui les rend plus animées; d'autrefois, mais pourtant très-rarement, elles sont sur le ton de la raillerie, mais de cette raillerie fine et délicate dont Pascal nous a donné le premier modèle.

Les quatre volumes des *Observations* de M. Gaillard renferment treize cent quatre-vingt remarques, dont trois cent cinquante-neuf pour la partie de l'abbé Velly, cinq cent soixante-trois pour celle de Villaret, et quatre cent cinquante-huit pour la suite, de M. Garnier. Quoiqu'un livre de cette espèce ne puisse guère fournir matière à citations, je vais cependant en faire quelques-unes, autant pour satisfaire la curiosité du public, que pour donner une idée un peu moins vague de ce genre de travail. Je les prendrai au hasard en commençant par la partie qui concerne l'abbé Velly, et qui remplit tout le premier volume, et quatre-vingt-seize pages du second.

Texte; tome VII, page 367. — Au couronnement du pape Clément V, qui se fit à Lyon, un vieux mur trop chargé de peuple, s'écroula. Le comte de Valois fut blessé, le duc de Bretagne fut si froissé, qu'il en mourut quelques jours après; Clément lui-même fut renversé, mais sans être blessé, et sa chaire étant tombée, il perdit une escarboucle estimée 6000 florins. Sinistre présage qui annonçait les malheurs que devait causer la translation du Saint-Siège à Avignon.

Remarque 327. C'est donc sérieusement que vous croyez aux présages, car nous vous avons déjà pris sur le fait. Vous êtes donc bien sûr que ce mur écroulé à Lyon et cette escarboucle perdue annonçaient la translation du Saint-Siège à Avignon!

Texte; page 387. — Le dessein de Philippe (le Bel) était de poursuivre la mémoire de Boniface, de le faire condamner solennellement, déterrer ignominieusement, et brûler honteusement ses os.

Remarque 328. J'aime superbement et magnifiquement; Ces deux adverbies joints font admirablement. Ici nous en avois trois.

Texte; tome VIII, page 30. — Le fils aîné d'Enguerrand de Marigny servit avec tant de distinction que les rois successeurs de Louis (Hutin) pour récompenser son zèle et sa fidélité, non-seulement permirent à sa fille de rentrer dans tous les biens confisqués sur sa maison, mais encore lui fournirent les sommes nécessaires pour racheter ceux que possédait le dauphin de Viennois, comme héritier de la reine Constance qui les avait eus par confiscation.

Remarque 341. — Quelle est donc cette reine Constance, et comment le dauphin de Viennois était-il son héritier?

Le fait est qu'il n'y avait point de reine Constance en 1315, et que l'auteur a voulu dire la reine Clémence de Hongrie, femme de Louis Hutin. Béatrix de Hongrie, sœur de Clémence, avait épousé Jean II, dauphin de Viennois, et c'était Guignes VIII, fils de Jean II et de Béatrix, qui avoit été, en 1328, l'héritier de la reine Clémence sa tante.

Texte, page 50. — François de Maironis, fameux cordelier, enseigna la théologie avec tant de réputation, qu'il mérita le surnom de docteur éclairé.

Remarque 342. — Il fallait dire qu'il eût et non qu'il mérita. On ne peut pas se rendre garant du mérite de ces scholastiques. D'ailleurs n'était-ce pas docteur illuminé? ce qui est bien différent d'éclairé.

Partie de Villaret. Texte, tome 15, page 412. — Fin tragique du malheureux prince de Bretagne Gilles II. Il chargea le prêtre qui l'entendit en confession de déclarer au duc son frere que, puisqu'il avait refusé de lui rendre justice en ce monde, il l'appellait dans quarante jours au jugement de



Dieu. Le religieux, dépositaire des dernières volontés de son frère, vint se présenter à lui, et le cita de la part de feu monseigneur Gilles à comparaître devant Dieu dans quarante jours. La frayeur, la honte, et peut-être le remords, vérifièrent la prédiction.

*Remarque.* — Un philosophe, comme M. Villaret, aurait dû observer que l'histoire de toutes les grandes iniquités dont les auteurs n'y ont pas survécu long-tems, est toujours ornée de ces citations au tribunal de Dieu; et ce qui prouve que ces citations ont toujours été imaginées après coup, quand la mort des tyrans et des oppresseurs a suivi de près leurs crimes, et a pu avoir l'air de la vengeance divine, c'est qu'il n'y a jamais de pareilles citations quand les tyrans ont joui de leurs crimes et ne sont morts que long-tems après, et d'une manière qui n'a rien eu de remarquable. Nions donc hardiment toutes ces prédictions toujours vérifiées. Je sais qu'on remarque cette vérification comme une singularité, non comme une preuve que les hommes aient le talent de lire dans l'avenir, mais une telle singularité qui reviendrait si souvent et si à propos tiendrait beaucoup du miracle et de la prophétie, et il vaudrait mieux douter que la prédiction ait été faite.

*Texte tome 16, page 469.* — Il est humiliant en écrivant l'histoire de n'avoir souvent à rapporter que des attentats publics ou des crimes particuliers.

*Remarque.* — Tacite devait être bien humilié.

La partie de M. Garnier est faite avec beaucoup plus de soin et d'exactitude que les deux précédentes, et les fautes que M. Gaillard y relève sont aussi beaucoup moins graves que dans celles-là.

« On reconnaît dans son ouvrage, dit-il, un homme plus instruit du sujet qu'il traite, plus exercé au travail, plus véritablement homme de lettres, un vrai savant, du moins; ses récits sont nets, aisés à saisir, à suivre et à retenir; son style simple et naturel peut paraître dépourvu de coloris et d'énergie, mais on n'y trouve jamais cette fausse chaleur, cette affectation de vigueur, de sensibilité, de philosophie, de patriotisme, de vertu, d'éloquence dont M. Villaret est plein, ni ces expressions puérilement magnifiques, si chères à M. l'abbé Velly. L'auteur disparaît aussi davantage; il n'est pas sans cesse occupé, comme ses prédécesseurs, surtout comme le dernier, des petits intérêts de sa vanité d'écrivain; il ne veut pas toujours prouver à ses lecteurs qu'il a bien dit et bien fait, et bien placé ce qu'il a dit et fait. Il songe aux événemens qu'il rapporte, aux intérêts des souverains et des peuples; il n'est pas toujours en colère contre nos ennemis; il ne trouve pas que nous ayons toujours raison; il ne nous fatigue pas de plaintes éternelles sur le malheur d'avoir à retracer des crimes, des calamités, des révolutions funestes; c'est-à-dire d'avoir un sujet trop intéressant; son affaire est de raconter, il raconte; s'il ne peint pas, il expose, et il expose exactement; s'il n'écrit pas, il instruit; si ce n'est pas un homme de génie, ni peut-être un bel esprit, c'est pourtant un historien.

« Il suit le plan de ses prédécesseurs, c'est-à-dire la forme des annales, et l'on ne peut pas lui en savoir mauvais gré. L'ouvrage était trop avancé pour qu'on pût en changer la forme; ce changement eût fait une bigarrure un peu étrange. On retrouve donc ici tous les inconvénients de ce plan chronologique, et l'on y trouve aussi de fréquentes dérogations à ce même plan, parce que cela est inévitable. Quant aux inconvénients, il les adoucit par des transitions plus naturelles, plus heureuses, plus fines; il passe plus adroitement; il paraît avoir quelquefois une raison plausible pour passer d'un fait ou plutôt d'une portion d'un fait à un autre d'une nature différente, et sa méthode à cet égard n'est point du tout sans art. Telle est sa manière générale. Nous allons continuer d'examiner et de relever quelques détails. Nos remarques désormais pourront continuer d'être aussi nombreuses, mais elles rouleront sur de moindres fautes. »

Ces remarques remplissent une partie du 3<sup>e</sup> volume, et presque tout le quatrième. Le surplus de ce volume en contient d'autres dans la même forme sur l'*Avant-Clovis* de M. Laureau, qui fait le commencement de l'histoire de France, et qui s'y joint pour l'ordinaire.

Je crois avoir suffisamment démontré le but, les avantages, et l'utilité des *Observations* de M. Gaillard. Il ne faut pas qu'on croie cependant que ce livre puisse être lu de suite, comme un autre, ni qu'il offre un intérêt soutenu. Sa forme et la nature du sujet ne le comportaient pas. On doit donc s'attendre à le trouver un peu sec et aride. Mais, tel qu'il est, cet ouvrage est vraiment utile; il est indispensable à tous ceux qui possèdent l'histoire de France de Velly, Villaret et Garnier, et je ne conseille plus à personne de la lire désormais sans suivre en même tems, volume par volume, les *Remarques* de M. Gaillard; elles ne seront pas moins nécessaires à ceux qui auront

à consulter ces auteurs pour éclaircir ou traiter quelque point de notre histoire, car sans le secours des *Observations* ils s'exposeraient à tomber dans des erreurs grossières.

Comme l'histoire de France a été imprimée dans les deux formats d'in-12 et d'in-4<sup>o</sup>, et que les *Observations* de M. Gaillard ont été primitivement faites sur l'édition in-12, on a eu soin, pour les rendre communes à l'édition in-4<sup>o</sup>, d'imprimer à la fin de chaque volume une table de concordance entre les pages de cette dernière édition et celles de l'édition in-12.

J. T. VERNEUR.

## HISTOIRE NATURELLE.

*Faits curieux d'histoire naturelle, tirés des Voyages en Ecosse du révérend J. Hall.*

M. Hall étant à Elchies, sur le bord nord-ouest de la Spey, à environ quinze milles d'Elgin, eut occasion d'observer une migration d'anguilles assez considérable. Voici comment il la raconte.

Je les observai pour la première fois un dimanche, environ une heure après-midi; mais, j'ignore le tems qui s'était écoulé depuis que le passage avait commencé. Ce jour-là elles continuèrent à remonter la rivière jusqu'à environ huit heures du soir, c'est-à-dire, à l'entrée de la nuit. Le lendemain matin, elles recommencèrent à partir de bonne heure, mais je ne saurais dire si ce fut long-tems avant cinq heures, parce que ce ne fut qu'alors que j'allai les observer. Le passage continua sans interruption pendant trois jours entiers, depuis celui où je les avais vues pour la première fois, à l'exception de quelques heures pendant la nuit. Elles côtoyaient d'aussi près qu'elles le pouvaient le bord nord-ouest de la rivière, et lorsqu'il s'y trouvait une espèce de baie, elles en faisaient exactement le tour, soit que la baie fût grande ou petite. Elles allaient ordinairement dix de front, et chaque anguille pouvait avoir trois pouces et demi de long; l'intervalle entre chaque rang était toujours le même, et d'environ quatre pieds ou plutôt trois pieds et demi. Des anguilles plus fortes et longues d'environ cinq à six pouces, servaient de gardes. Je remarquai que les plus petites et les plus faibles se tenaient toujours très-près du bord et là où le courant était le moins fort. D'après un calcul assez exact, je comptai qu'il en passait cent par minute, c'est-à-dire, mille par heure.

Elles cheminerent de cette manière pendant trois jours, se mettant en mouvement environ une demi-heure avant le lever du soleil et faisant halte une demi-heure après son coucher; c'est-à-dire, qu'elles voyageaient pendant seize heures par jour, soit quarante-huit heures pour les trois jours, lesquelles multipliées par 1000, représentant le nombre d'anguilles qui passaient pendant chaque heure, font monter à 288.000 la somme totale de celles dont je vis passer au moins la plus grande partie; mais d'où venaient-elles? qu'allaient-elles chercher? c'est ce que j'ignore complètement. Elles ne s'attendaient point les unes les autres, mais chacune se dépêchait d'avancer fendait l'eau avec la plus grande vitesse; et lorsque j'en repoussais quelqu'une vers le milieu de la rivière, elle revenait vers le bord aussi vite qu'elle le pouvait. Il n'y en avait aucune qui n'eût la tête tournée contre le courant. Elles paraissaient être en très-grande hâte, et avoir une respiration très-accelérée; car on voyait souvent des bulles d'air s'élever à la surface de l'eau; j'en pris quelques-unes que je replongai dans l'eau la tête tournée vers le bas de la rivière, de manière à ce qu'elles suivissent le courant, elles s'y refusèrent absolument, et retournerent avec toute la promptitude imaginable joindre de nouvelles compagnes, et remonter la rivière avec elles. Ne pouvant pas les observer continuellement, j'avais chargé d'autres personnes de surveiller leurs mouvemens; et je découvris ainsi, quoique je ne pusse pas voir exactement comment cela se passait, qu'au moment où il commençait à faire nuit et comme à un signal donné, elles se cachaient toutes à-la-fois dans le sable ou dans le limon, et cela dans un espace de plusieurs milles; elles paraissaient de plus, être non-seulement sous le commandement, mais aussi sous la protection des plus grosses, qui leur servaient comme d'officiers. Je vis même quelquefois de grandes anguilles de douze à quinze pouces de long, remonter de tems en tems environ neuf ou dix pieds plus près du milieu de la rivière, et se suivre à une distance de soixante et quinze pieds l'une de l'autre; mais, je ne saurais dire si elles appartenaient à la migration générale, quoique je sois porté à le croire, vu qu'elles n'étaient jamais éloignées des petites anguilles de plus de douze à treize pieds, et que souvent elles semblaient se retourner d'un air inquiet vers leurs jeunes compagnes; celles-ci nageant près du bord, se tenaient rarement un pouce au-dessous de la surface de l'eau; celles de

5 à 6 pouces de long, se tenaient entre 1 et 2 pouces au-dessous, parce qu'elles nageaient dans une eau plus profonde; les grandes s'avançaient avec une vitesse beaucoup plus grande que celle des petites; mais si elles ne tenaient en aucune manière à la grande troupe, ou si elles avaient en charge le menu fretin, il faut nécessairement que de tems en tems elles se soient arrêtées court, ou qu'elles aient ralenti leur course. J'ai vu quelquefois le roi passer ses gardes en revue dans le Parc; et dix mille hommes exécuter un même mouvement dans une même seconde de tems; eh bien! les anguilles de la rivière Spey gardaient leur rang avec autant d'ordre, et semblaient se soumettre aux plus grandes avec autant de docilité qu'une troupe de soldats, dans une revue, obéit au commandement de ses officiers.

Le fait suivant, recueilli par M. Hall, peut être cité comme un exemple des ressources des animaux, lorsque les circonstances les contraignent dans la routine particulière à leur espèce.

La nécessité, dit notre voyageur, amène souvent les hommes et quelques animaux à faire ce que, sans ce puissant motif, ils n'auraient jamais hasardé. Un jour que je m'amusais sur la route de Huntley à Portsoy à considérer les divers objets que je voyais autour de moi, j'aperçus dans un petit jardin, et près d'une chéive cabane, deux pies qui sautillaient d'une manière toute particulière autour d'un groselier, et qui y entraient et en sortaient souvent. Je me détournai pour examiner ce qu'elles faisaient, et j'appris d'un pauvre homme et de sa femme qui demeuraient là, que comme il ne se trouvait aucun arbre dans cette partie du pays à un rayon de quelques milles, ces pies avaient depuis plusieurs années construit leur nid et élevé leurs petits dans ce buisson, et que, pour ne pas être importunées des visites des renards, des chats, des éperviers, etc. elles avaient formé non-seulement autour de leur nid, mais tout autour du groselier, une barricade des plus formidables avec des ronces et des épines, et cela avec tant de soin qu'un renard, malgré toute sa ruse, n'eût pu arriver au nid sans un travail de plusieurs jours. Les matériaux dans l'intérieur du nid étaient doux, chauds, agréables au toucher; mais en-dehors ils étaient si rudes, si forts et si fermement entrelacés avec les branches du groselier, qu'un homme même eût eu beaucoup de peine à parvenir jusqu'à leurs petits, sans le secours d'une hache ou d'une serpe; car, de l'extérieur à l'intérieur du nid, il y avait plus de la longueur de mon bras. Elles apportaient à leurs petits des grenouilles, des souris, des vers; en général, toutes sortes de petits animaux. Un jour une des pies s'étant emparée d'un rat, ne pouvant réussir à le tuer, aussitôt un des petits sort du nid, vient porter du secours à sa mère, qui se battait avec le rat autour du groselier, et elles ne parvinrent à se défaire de leur ennemi, que lorsque l'autre pie qui apportait une souris morte arriva et leur prêta aussi son secours. La pauvre femme me dit que des deux pies, la mère était la plus active et la plus disposée au vol. Elle lui reprochait de plus une noire ingratitude: car quoique les enfans de la maison eussent souvent chassé les chats, les éperviers, etc., loin de son nid, cependant un jour elle s'empara d'un petit poulet et l'emporta sur le toit de la maison pour le manger; mais la mère du poulet s'élança sur la pie, et ayant délivré son petit, elle le prit dans son bec: comme il n'était pas en état de voler, elle le remporta en bas le tenant par le col avec son bec, de la même manière qu'une chatte porte ses petits; et le petit poulet qui avait fait grand bruit lorsque la pie l'enlevait, était extrêmement tranquille et semblait n'éprouver aucune sorte de peine pendant que sa mère le rapportait. Les pies étaient demeurées fidèles l'une à l'autre pendant plusieurs étés, et avaient toujours expulsé leurs petits, ainsi que tout autre intrus qui avait essayé de prendre possession de leur nid. Elles le réparaient toujours avec grand soin et le barricadaient au printemps avec des bâtons bien rudes, forts et garnis d'épines: quelquefois elles les y apportaient ensemble les tenant chacune par un bout, et les tirant après elles quand elles ne pouvaient pas les soulever de terre.

M. Hall rapporte encore que ces mêmes pauvres gens ayant perdu la mère de quelques poulets, le coq devint leur protecteur, les couvrit de ses ailes pendant la nuit et lorsqu'il faisait froid; et continua de leur administrer ces soins paternels, quoique ses poules essayassent souvent de l'enlever à ses petits, pour qu'il satisfît à leur amour. (Bibliothèque Britannique.)

## SCIENCES. — NÉCROLOGIE.

*Notice sur le docteur Deiman, d'Amsterdam.*

La Hollande est réduite depuis quelque tems à déplorer la perte de plusieurs savans distingués. De ce nombre sont MM. les professeurs *Luzac* et *Kluit*, qui périrent dans le désastre de



Leyde; et M. Rau, chevalier de l'Ordre royal de l'Union et médecin consultant de S. M., professeur des langues anciennes, mort dans le courant du mois de novembre dernier. Une maladie vient d'enlever en peu de jours le docteur Deiman, praticien célèbre, qui depuis 40 ans tenait un rang distingué parmi les savans et les philanthropes les plus éclairés. Ses soins assidus pour la classe la moins fortunée, lui avaient gagné l'amour de ses concitoyens, et ses grands talens la confiance de toute la Hollande. A ces titres honorables d'ami de l'humanité et d'habile médecin, il joignait encore celui de premier chimiste de son pays. A la tête de cette réunion, connue sous le nom de *Société de chimistes hollandais*, il n'a cessé de faire jouir sa patrie des découvertes de la nouvelle chimie, de les répandre et d'en faciliter la pratique. C'est à cette Société, devenue célèbre en Hollande, qu'on doit les premiers essais de la doctrine anti-phlogistique de l'illustre Lavoisier. On se rappelle encore la victoire que remportèrent ces habiles chimistes sur les principes erronés de Wiegand, de Waser et d'autres chimistes allemands, touchant la *décomposition de l'eau*; de Götting de Jena, sur la *combustion du phosphore dans le gaz azote*, etc., etc.

On leur doit en outre la découverte du gaz oléifiant; des recherches précieuses sur l'action du mercure dans la végétation, sur le gaz hydrogène carboné, sur l'acide nitreux et ses combinaisons avec les alkalis; travaux que les chimistes, et particulièrement les chimistes français, ont su apprécier, et qu'on cite avec éloges dans les meilleurs ouvrages modernes (1). Les ingénieuses recherches (dit M. Fourcroy) (2) des chimistes hollandais sur le gaz oléifiant, sont du petit nombre de celles qui fournissent de nouvelles vues; elles tiendront, ainsi que celles qu'on leur doit déjà sur la décomposition et la recomposition de l'eau par l'électricité, sur les sulphures alkalis et métalliques, etc. etc., un rang distingué dans la chimie pneumatique, aux progrès de laquelle ils ont attaché la gloire de leurs travaux et de leurs découvertes.

Si Deiman s'est élevé à la hauteur où ses contemporains l'ont placé, il le doit à l'avantage d'une fortune honnête, aux soins d'une bonne éducation, aux exemples d'une famille respectable dans laquelle les plus belles dispositions semblent héréditaires; mais n'oublions pas un de ses principaux avantages; celui d'avoir eu pour professeurs, pour amis les Van Swieten, les Van Doeveren, les Gaubius, les Albinus, les Camper, les Ingenhouz (3), les Verschuur, les Michell (4), pour la plupart contemporains et disciples chéris du grand Boerhaave: c'est à cette école qu'il puisa ses grandes vues en médecine, qui lui firent reconnaître les rapports entre cette science et les arts qui en dépendent; ce discernement infailible, ce tact précieux, cette aptitude enfin, à l'aide desquels il sut traiter un sujet de géologie ou de métaphysique, de physique végétale ou de médecine clinique, avec une égale facilité, une égale profondeur: c'est là qu'il apprit à prodiguer les conseils et les encouragemens à ceux qui couraient la même carrière que lui, bien éloigné de penser que son nom, connu dans le monde savant, dût le rendre inabordable, et notamment à ceux qui étudiaient les sciences dans lesquelles il s'était montré si supérieur. Membre de toutes nos sociétés savantes, et de quelques-unes des plus célèbres sociétés étrangères, M. Deiman enrichit constamment leurs collections académiques de bons mémoires, ou bien il illustra leurs séances par des discours éloquens prononcés dans leur sein.

Membre d'une société philanthropique qui a rendu des services notables au pays, M. Deiman n'eut pas de peine à faire adopter, par cette société, le projet d'un établissement consacré à recevoir les aveugles. C'est dans cet asyle que ces infortunés trouveront assistance, instruction, et travaux utiles; c'est là que le savant que nous regrettons voulait recueillir les fruits d'un zèle toujours nouveau.

Une notice bibliographique complète de ses productions littéraires et philosophiques passerait les bornes de cet article; elle trouvera sa place

dans un ouvrage plus spécialement destiné à recueillir les détails de ce genre.

D'autres plumes plus exercées que la mienne se chargeront sans doute du portrait de M. Deiman, que je n'ai fait qu'esquisser; c'est parmi ses concitoyens, c'est parmi ce grand nombre d'amis instruits qu'Amsterdam renferme, qu'il trouvera un orateur digne de célébrer l'éloquent panégyriste de l'immortel Lavoisier. (5)

J. L. KESTELOOT,  
Docteur en médecine de l'Académie de Leyde.

#### AVIS.

Dimanche dernier, 27 du courant, il a été perdu une grappe ou pompon en diamans, faisant partie d'une parure portée sur la tête. Cette perte, suivant les apparences, aurait été faite au bal de S. Ex. le ministre de l'intérieur, soit dans les salons, soit dans la cour, en descendant de voiture; quelques circonstances porteraient à croire le dernier.

Une récompense est promise à la personne qui rapportera au ministère cet objet de prix.

#### MUSIQUE.

Troisième mois du *Journal des Troubadours*, composé de deux romances nouvelles, musique de Giacomelli, et *No quel campo*, rondo, musique de Cimarosa, le tout avec accompagnement de piano ou harpe, lyre ou guitare.

Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour six mois. Les amateurs de guitare recevront de plus un duo pour deux guitares; par M. Rougeon.

On s'abonne au magasin de musique de M. Mogni, boulevard Poissonnière, n° 20, et on le recevra par-tout, franc de port.

Le cahier séparé se vend 4 fr.

#### LIVRES DIVERS.

*Rosine et Lydie, ou les Dangers de la Coquetterie*, par Regina-Maria Roche, auteur des *Enfants de l'Abbaye*, du *Fils Banni*, etc. etc., traduction de l'anglais; trois vol. in-12, fig.

Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, au Cabinet littéraire, rue Jean-Robert, n° 26, près la rue Saint-Martin, et chez Petit, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n° 257. — 1808.

*Le Cuisinier impérial*, ou l'art de faire la cuisine et la pâtisserie pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table depuis 20 jusqu'à 60 couverts; 3<sup>e</sup> édition, revue et corrigée par l'Auteur, augmentée d'un grand nombre d'articles concernant l'office, et suivie d'une table plus étendue et mieux ordonnée que la première; par A. Viard, homme de bouche. Un gros vol. in-8°.

Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Barba, libraire au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

*Revue des Comédiens*, ou Critique raisonnée de tous les acteurs, danseurs et mimes de la Capitale; par M\*\*\*; vieux comédien, et par l'auteur de *Lorgnette des Spectacles*, 2 vol. in-18.

Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Fayre, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, côté du jardin, n° 253.

*Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'une théorie exacte des principes naturels de la Musique*, où l'on explique la cause des effets différens que produisent les sons et les diverses modifications de la voix sur les corps et sur l'ame, et par occasion la nature des premiers chants, par G. A. Villoteau, professeur de musique, membre de plusieurs Sociétés savantes, et de la commission des sciences et arts d'Egypte, broc. in-8°.

Prix, 2 fr., et franc de port 2 fr. 40 cent.

A Paris, de l'imprimerie impériale; et se trouve chez A. Galland, libraire de l'imprimerie impériale, rue St. Thomas-du-Louvre, n° 32.

(5) M. Deiman a prononcé, dans la Société De Concordia et Libertate, l'éloge funèbre de M. Lavoisier, peu de tems après la mort de cet homme célèbre.

#### COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

#### CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid eff....	15 80	15 65
— vales.....		
Cadix effec....	15 80	15 65
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	440 r	450 r
Livourne.....	504	501
Naples.....		
Milan.....	71 18 d. p. 6	71 10 d. p. 6
Basle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	250	249
Vienne.....	116	
St-Petersbourg..		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gènes eff.....	474	471
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

#### EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jouis. du 22 mars 1808.	84 fr. 25 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808.	fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.....	1261 fr. 25 c.

#### Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 <sup>er</sup> janv.	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

#### SPECTACLES.

*Académie impériale de Musique.* Aujourd'hui, Relâche. — Demain, le Devin de Village, et les Amours d'Antoine et de Cléopâtre.

*Théâtre Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille, et la Feinte par amour.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Par l'Opéra-Buffera, la 1<sup>re</sup> repr. dei Nemici generosi, mus. de Cimarosa, préc. d'un acte de la Prova di un'opéra seria. — Mardi la 1<sup>re</sup> repr. de Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, com. nouv. en un acte et en vers.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Uthal, et Mlle de Guise.

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, le Prix, Haine aux Femmes, et la Vallée de Barcelonnette.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, le Mariage du Mélodrame et de la Gaîté, l'Aveugle du Tyrol, et M. Batardin.

*Salle Montansier, Palais du Tribunal.* Aujourd'hui, Grands exercices de M. Ravel, pour la clôture définitive.

*Cirque Olympique de MM. Franconi, fils.* Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Français en Pologne.

*Panorama.* Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1.* Tous les jours, à huit heures du soir, grand Concert d'harmonie.

*Théâtre de la Nouveauté.* Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

*Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon.* Spectacle tous les jours sans interruption, à sept heures et demie. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.